



**HAL**  
open science

## Le Libro de Alexandre dans son contexte : clergé, royauté et chevalerie lettrée au XIIe siècle.

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Le Libro de Alexandre dans son contexte : clergé, royauté et chevalerie lettrée au XIIe siècle.. Journée d'études de la Casa de Velazquez., Oct 2007, Madrid, Espagne. pp.59-71, 10.1484/J.TROIA.1.100238 . hal-00444017

**HAL Id: hal-00444017**

**<https://hal.science/hal-00444017>**

Submitted on 22 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LE LIBRO DE ALEXANDRE DANS SON CONTEXTE:  
CLERGE, ROYAUTE ET CHEVALERIE LETTREE AU XII<sup>e</sup> SIECLE**

MARTIN AURELL

Université de Poitiers - C.E.S.C.M.

ABSTRACT

The anonymous author of the *Libro de Alexandre* introduces himself as a cleric. He is even proud of being a member of this sacerdotal and cultured category, which he considers far superior to entertainers (*joglaría*). The difference between the two classes is both moral and literary: the anonymous author can use sophisticated rhymes, which depend necessarily upon writing and reading. In contrast, entertainers use only oral resources. The clerics share their academic knowledge with some erudite knights or *milites literati*, knowing Latin. These mutual interests in classical authors are related to an elitist conception of the mater of Rome, as expressed in the beginning of *Roman de Thebes*, excluding all but clerics and knights as its listeners. Alexander the Great is the perfect model for *miles literatus*, knighted and educated, as good in war as in academia, in particular at quadrivium sciences. This model of *fortitudo* and *sapientia* in the same person appears in letters praising several princes at the end of the twelfth century, such as Henry of Champaign or Philip of Flanders. The *Libro de Alexandre* is thus a typical work of the cultural Renaissance and of the royal courts of around 1200. In this period, clerics and knights work together to build the modern State.

*Keywords* : Spanish literature ; 400-1499 Medieval period ;  
Libro de Alexandre ; treatment of Alexander the Great.

Au cours du Moyen Âge, le personnage littéraire d’Alexandre subit-il les contrecoups de l’évolution de la société, des formes de gouvernement et du savoir ? La réponse qui vient de prime abord à l’esprit est négative. En effet, le visage médiéval du Macédonien paraît figé dans ses stéréotypes : il se reflète de façon fidèle au miroir des traductions latines ou romanes du Pseudo-Callisthène. À y regarder pourtant de près, l’historien constate que ses traits connaissent quelques transformations discrètes. Ces changements dépendent largement du contexte culturel, où intervient chacune des “translations”<sup>1</sup> — et non pas traductions — de sa biographie. La relecture du *Libro de Alexandre*, imposée par la belle édition de Juan Casas, montre même que l’ouvrage est extrêmement daté. Il traduit un milieu social spécifique où règne la “courtoisie”. Il faut envisager ce terme dans une double acception sociale et culturelle : d’une part, le groupe de courtisans autour d’un prince, et de l’autre une mentalité où se mêlent le savoir profane, la distinction aristocratique et la civilisation des mœurs. La cour, lieu par excellence de la “courtoisie”, est au cœur de la Renaissance culturelle du XIIe siècle. Les trois acteurs en sont le clergé, la royauté et la chevalerie, qu’il faut présenter successivement au prisme du *Libro de Alexandre*.

C’est à deux reprises que son auteur anonyme se présente en tant que clerc. La première, dans le prologue, est célèbre : *Mester trayo feroso ; non es de joglaría ;/ mester es sin pecado, ca es de clerezía* (Casas ed., 2007 : §2). La suite de ces vers montre que leur définition du *mester de clerezía* est de nature rhétorique. D’après leur auteur, le “métier de clergie” correspond à l’utilisation de la *quaderna vía* ou tétrastique monorime. Une prosodie spécifique distingue, par conséquent, les clercs des jongleurs. Elle sépare assurément l’écriture de l’oralité. Elle explique surtout pourquoi les chansons frustes et grossières des ménestrels ne souffrent pas la comparaison avec le savoir clérical, acquis au prix d’une longue éducation, et avec la maîtrise des règles de la poésie qui en découle. Le mépris pour les professionnels de la performance profane n’est pas seulement d’ordre stylistique. Il concerne aussi un genre de vie peccamineux<sup>2</sup>. Les récriminations de l’anonyme, membre d’un “métier sans péché”, contre les

---

<sup>1</sup> Le mot est mis en exergue dans l’ouvrage sur le sujet de la co-organisatrice, avec Juan Casas, de la belle rencontre où la présente communication a été exposée. Dans le sens d’une lecture sociale du *Libro de Alexandre*, elle avance à juste titre : “La figure d’Alexandre est particulièrement perméable à l’environnement culturel et social (Arizaleta, 1999 : 220).” Sur la richesse de la notion médiévale de *translatio*, dans son double volet de *translatio studii* et *translatio imperii*, et sa dépendance des changements sociaux, voir récemment Girbea, 2007 : 366.

<sup>2</sup> “Los juglares pecan contra la moral con su proverbial vida licenciosa, pero también contra las reglas retóricas y poéticas con sus versos burdos (Casas ed., 2007 : 46).”

jongleurs ne sont pas gratuites ou purement négatives. Elles servent aussi à affirmer l'identité positive de son groupe de créateurs savants et à en donner ses contours en termes poétiques et éthiques.

Les textes de l'époque mentionnent souvent cette double distance, littéraire et morale, séparant le clerc du jongleur. Voici un seul exemple, significatif du premier aspect de ce mépris. Le prologue d'*Erec et Enide* (1170-1176), premier roman arthurien connu de Chrétien de Troyes, clerc de la collégiale de Saint-Loup, s'en prend aux conteurs qui *deprecier et corronpre suelent* une histoire, qu'il prétend lui-même écrire de façon exacte et authentique. Le dédain de Chrétien envers ceux dont le gagne-pain est de déclamer les contes en public, les déformant au passage, répond à la fierté de tout intellectuel issu des écoles qui dit se placer fidèlement dans la lignée de ses prédécesseurs érudits, qui ont contribué à perpétuer l'œuvre sans fin qu'il reprend à son tour. Ainsi, le romancier manifeste l'arrogance, souvent exprimée dans les cours des années 1200, de tout auteur envers son interprète (Aurell, 2007 : 298). C'est particulièrement vrai chez les poètes occitans, certes laïcs non tonsurés, mais fiers de leurs créations, qui gardent jalousement le privilège d'être appelés "troubadours", en raison de leurs inventions et trouvailles, par opposition aux "jongleurs" dont ils entendent limiter l'activité à la seule performance de leurs œuvres. Par exemple, en Castille, en 1272, Guiraut Riquier demande explicitement à Alphonse X le Sage de réserver la première appellation aux seuls créateurs littéraires et la seconde à leurs interprètes (Aurell, 1989 : 119). Une fierté professionnelle identique se retrouve, autour de 1200, chez l'auteur anonyme du *Libro de Alexandre*. Sa conscience d'appartenir à la collectivité savante des clercs est d'autant plus marquée que son choix de l'anonymat lui refuse de mettre en valeur son individualité et son "auctorialité" propres au profit de l'ensemble de son groupe sacerdotal, culturel et social.

Le second volet de ce mépris catégoriel transparaît dans la censure indirecte des péchés des jongleurs, dont la clergie est exempte : *non es de joglaría ;/ mester es sin pecado, ca es de clerezía*. Dénigrer la morale des acteurs est courant à l'époque. Dans l'Église, le thème remonte au moins à saint Augustin qui blâme les jeux en général et les histrions en particulier. Parmi les péchés de la langue, que réprimandent les moralistes médiévaux, la *jocularitas* — dont la racine *jocus* ("jeu") donne aussi *joculator*, "jongleur" ou *jugla* — occupe une place importante. Elle consiste en utiliser de façon grotesque la parole, don du Verbe, et le rire (Casagrande, Vecchio, 1991 : 281-289). Il en va de même avec l'usage déformant, indigne et par moments obscène, que ces acteurs, étrangers à toute modération, font de leur corps sur scène (Schmitt, 1990). Au vu d'un tel comportement, le clerc Honorius Augustodunensis

(† 1157) tire la conclusion qui s'impose : "Quel espoir y a-t-il pour les jongleurs? Aucun! Car, au tréfonds de leur âme, ils sont des serviteurs de Satan. L'on dit d'eux qu'ils n'ont pas connu Dieu, et Dieu les méprisera, parce qu'il rit des rieurs (Faral, 1910 : 277)."

Il va de soi que, même si ce jugement sévère traduit un état d'esprit fort répandu jusqu'au XIIIe siècle parmi les moralistes, son caractère tranché rend mal compte de toutes les nuances de l'idée des clercs sur les jongleurs. Cette image ne pouvait être exclusivement négative, car ils les rencontraient souvent dans les cours princières : leur fréquentation mitigeait sans doute les préjugés et stéréotypes, qu'ils pouvaient avoir reçus *a priori* sur leur compte. Du reste, les textes critiques du clergé à l'encontre des acteurs, conteurs et interprètes relèvent parfois du jeu littéraire. C'est particulièrement vrai pour les *tensons* en langue d'oc, où deux poètes dialoguent en vers. Certes laïcs, les troubadours et les jongleurs qui s'adonnent à ce genre littéraire, improvisant insultes rimées et réparties métriques, établissent devant leur public une relation ludique, tout en échangeant des critiques burlesques. Ailleurs, le *Libro* évoque, cette fois-ci sans acrimonie aucune et même avec sympathie, les jongleurs, dont la musique et les cantiques égailent les noces d'Alexandre et Roxane, et qui reçoivent d'innombrables dons pour leurs prestations. Aussi positif est le personnage Cléor, un musicien pour Gautier de Châtillon, devenu "jongleur" dans la traduction castillane, "bien éduqué et maîtrisant les lettres", sous-entendues latines, qui improvise un éloge dithyrambique à l'adresse d'Alexandre, dont la personnalité cumule, à ses yeux, "l'intelligence et la clergie, l'effort, la franchise et une grande courtoisie" (Casas ed., 2007 : §232, 235). En définitive, le jugement moral à l'emporte-pièce de la seconde strophe du *Libro de Alexandre* ne doit pas être pris au pied de la lettre, mais envisagé dans ses multiples nuances. Il est surtout significatif de l'affirmation d'une identité cléricale qui trouve sa distinction à l'égard d'une catégorie professionnelle qu'elle tient pour subalterne et dont la culture lui paraît bien populaire.

Les critiques contre les jongleurs ne sont nullement incompatibles avec le procédé classique de *captatio benevolentiae*, par lequel l'anonyme feint de la modestie. Il écrit ainsi, bien des strophes plus tard : *Somos los simples clérigos errados e viçiosos* (Casas ed., 2007 : §1824). Inspiré de l'*Alexandreis* (1178-1182) de Gautier de Châtillon, le passage contenant ce vers est une revue d'états, où les vices de chaque catégorie socioprofessionnelle sont dûment épinglés et critiqués. La spécificité cléricale transparaît dans des travers conventionnels, qui apparaissent, en particulier, dans les sermons *ad status* : simonie, paresse, nicolaïsme, inceste... L'anonyme n'en est pas moins original dans son utilisation de la première personne, par laquelle il se dénigre lui-même

et sa catégorie d'appartenance. Aussi rhétorique soit-elle, sa déclaration, empreinte d'humilité, établit une relation dialogique avec son public, dont elle gagne l'empathie.

Ce "clerc des écoles" (*clerigo de escuela*, Casas ed., 2007 : §95) provient peut-être de La Rioja, aux lisières castillanes de la Navarre. Il maîtrise pourtant bien la géographie de la France et de l'Italie, comme il ressort de sa description de la mappemonde tissée sur la tente d'Alexandre. C'est l'anonyme qui ajoute de son cru une liste de villes occidentales, parmi lesquelles Paris — *de toda clerezía avié grant abundançia*, Casas ed., 2007 : §2582— et Bologne, mais aussi Rome, Milan et bientôt Toulouse brillent par la renommée de leur enseignement. Le type social du clerc errant, parcourant l'Europe en quête de savoir, n'est pas étranger à cette description, qui correspond vraisemblablement davantage à une expérience personnelle du voyage qu'à des témoignages oraux ou à des lectures (Arizaleta, 1999 : 216-217 ; Michael, 1970 : 218-219).

Le clerc écrivant des romans de thème profane est relativement fréquent à la fin du XIIIe siècle. L'on citera pour mémoire les exemples de Wace, auteur du *Roman de Brut*, une "translation" de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, Benoît de Sainte-Maure ou Chrétien de Troyes. Peu après 1155, le premier reçoit une prébende canoniale au chapitre de Bayeux, à la suite d'une intervention du roi Henri II d'Angleterre (1154-1189), le beau-père d'Alphonse VIII de Castille. Ce bénéfice doit lui apporter l'aisance matérielle et les loisirs nécessaires à la rédaction de l'*Histoire des ducs de Normandie*, à la gloire des ancêtres maternels du premier roi angevin d'Angleterre qui veut exalter, de la sorte, le souvenir de sa dynastie et se placer, lui-même, en tout légitimité, à l'arrivée de cette généalogie. Toutefois, au bout de quinze ans, le roi lui retire cette commande et l'offre à Benoît de Sainte-Maure, rendu célèbre par son *Roman de Troie*, une œuvre qui, comme le *Libro de Alexandre*, appartient à la matière de Rome. Ce cas de mécénat et de contrôle direct par la royauté de la création historiographique d'un clerc est d'autant plus intéressant qu'il est relativement bien documenté pour l'époque. Il n'en soulève pas moins une question, dont la réponse est difficile. Pour quelles raisons Henri II congédie-t-il Wace ? Le débat est ouvert parmi les spécialistes. S'ils sont de sensibilité littéraire, ils tendent à privilégier le style démodé et la lenteur d'écriture de Wace par opposition à la riche rhétorique et à la vitesse d'exécution de Benoît. S'ils préfèrent, en revanche, aborder l'affaire sous l'angle idéologique, ils accordent de l'importance à l'affaire Becket (†1170), dont Wace serait, auprès de l'évêque de Bayeux, le partisan. La théocratie qui en découle explique qu'il désacralise, dans sa version de l'*Histoire des ducs de Normandie*, leur dynastie au profit du clergé.

Plus proche, enfin, par la chronologie de l'auteur du *Libro de Alexandre*, Chrétien de Troyes († v. 1190) est titulaire d'une prébende à Saint-Loup de Troyes, l'une des multiples collégiales de clercs séculiers, patronnées par Henri le Libéral (1152-1181), comte de Champagne. Il dédie son *Chevalier de la charrette* (1177-1181) à la comtesse Marie, épouse de ce dernier. Il dit même, certes avec une forte dose d'artifice rhétorique, que sa protectrice lui a imposé le sujet des amours de Lancelot et de Guenièvre, et qu'il s'est limité à mettre en forme la matière qu'elle lui a fournie. Comme Wace ou Benoît, il se considère membre d'une élite du savoir, proche des princes, dont il fait l'éloge dans *Erec et Enide* : "les clercs nobles et bien appris, qui dépensent généreusement leurs rentes" (Aurell, 2007 : 169-170, 253-257). L'auteur du *Libro de Alexandre* n'aurait pas, non plus, dédaigné un tel éloge. Preuve en est sa fierté de maîtriser des connaissances savantes à la suite d'un long voyage initiatique, qui l'éloignent radicalement des jongleurs. Mais cette culture livresque et latine n'est pas exclusive à son milieu clérical. Dans sa conception du savoir, elle doit être partagée aussi par la royauté.

Le *Libro* met en scène un dialogue entre Alexandre et Aristote, qui exalte la richesse de l'enseignement, aussi bien livresque que moral, transmis par le précepteur à son élève (Casas ed., 2007 : §38-89). Même inspiré de l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon, ce passage présente une certaine originalité. C'est avec enthousiasme que le disciple royal fait l'éloge des sept arts du *trivium* (grammaire, logique et rhétorique) et du *quadrivium* (en l'occurrence, médecine, musique, physique et astronomie). Il considère même "savoir suffisamment de clergie dont il a besoin" (*Assaz sé clerezía quanto me es mester, Ibid.* 39) pour assumer sa fonction de gouvernement. Le thème d'un roi lettré, maîtrisant non seulement de façon classique le *trivium* littéraire, mais aussi les plus dures sciences du *quadrivium* est relativement neuf en Occident autour de 1200. Il sera appliqué, quelques décennies plus tard, à la personne de l'empereur Frédéric II (1212-1250) et, plus intéressant dans un contexte castillan, d'Alphonse X (1254-1284), *alias* le Sage ou, mieux encore, le Savant. Il s'agit du monarque omniscient dont le cosmos, symbolisé par les planètes et étoiles du manteau de son couronnement, repose d'autant mieux sur ses épaules que son intelligence l'embrasse parfaitement. Une comparaison au despote éclairé du XVIII<sup>e</sup> siècle, pétri des Lumières et indifférent à la religion, est certainement anachronique. Mais, au XIII<sup>e</sup> siècle, un tel savoir scientifique est concomitant à la croissance du pouvoir royal et même à une certaine tendance absolutiste.

Peu avant la rédaction du *Libro de Alexandre*, Henri II d'Angleterre incarne cette science de la nature. Il n'appartient pas pour rien à une dynastie, dont l'une des devises est "un roi illettré est comme un âne couronné !" Au XIII<sup>e</sup> siècle, on lui attribue la rédaction d'un traité de fauconnerie, à l'image du *De arte venandi cum avibus* de Frédéric II. Aussi fausse que son mécénat de plusieurs romans arthuriens en prose, cette attribution n'en traduit pas moins la réputation que la dédicace de plusieurs ouvrages a construite de son vivant en faveur du roi d'Angleterre. C'est le cas du *Bestiaire* de Philippe de Thaon, premier ouvrage sur la nature rédigé en langue française, ou du *Traité sur l'astrolabe* d'Adelard de Bath, élève de l'Aragonais Pierre Alphonse. Le prologue de ce dernier livre développe, à l'adresse d'Henri II, le thème platonicien du roi-philosophe : "Tu dois acquérir non seulement les connaissances contenues dans les ouvrages latins, mais aussi ce que les Arabes nous apprennent du mouvement des astres et des étoiles." Dans son anthologie de Pline le Jeune, Robert de Cricklade fait également l'éloge du Plantagenêt qui, vaincu à la guerre, doit étudier, en période de paix, la science de la terre, du ciel et de la mer, les animaux, les végétaux et les minéraux (Aurell, 2003 : 106-113).

En conséquence, au cours d'une période où voient jour les différentes versions d'*Alexandre* en France ou en Castille-Rioja, le thème de la sagesse du roi évolue. Elle garde certes une dimension morale et religieuse indéniable, le précepteur devant s'ériger par son exemple en *magister vitæ*, selon la tradition stoïcienne formalisée par Cicéron ou par Sénèque. Avant de quitter à jamais son disciple, Aristote lui prodigue quelques conseils éthiques. Ce long passage rappelle le *Regimen principis* ou miroir aux princes, un genre promis à un riche avenir à la fin du Moyen Âge (Casas ed., 2007 : §48-85). Mais le savoir d'*Alexandre* n'est pas seulement moral ou littéraire. Il est aussi scientifique. Le roi se trouve au centre de l'univers, qu'il contrôle par l'étendue de ses connaissances sur la nature. Cette nouvelle idéologie coïncide avec l'évolution de la monarchie vers des formes plus autocratiques et césaropapistes, moins théocratiques, que par le passé.

Plus généralement, autour de 1200, *Alexandre* apparaît comme le paradigme des rois ou comme le sommet de la monarchie. C'est le modèle que tout monarque se doit d'imiter. Dans les représentations communes de l'époque, Charlemagne, souvent ridiculisé dans les chansons du cycle de Guillaume d'Orange, ne lui arrive pas au talon. De son vivant, Henri II d'Angleterre est présenté par son courtisan Giraud de Barri comme "notre *Alexandre* d'Occident", en raison de l'Empire qu'il est parvenu à constituer. Même son épitaphe funéraire, posée sur son tombeau au monastère du Fontevraud, le



compare au Macédonien (Favreau, 2007). Philippe Auguste (1180-1223), roi de France, fait l'objet d'un éloge similaire dans la *Philippide*, le long poème que Guillaume le Breton rédige à la gloire de ses victoires : Gautier de Châtillon y est même explicitement cité, pour justifier la similitude entre les conquêtes respectives des deux monarques (Baldwin, 1991 : 461-462).

Il ne semble toutefois pas qu'Alexandre assume un rôle archétypal identique pour les royautes ibériques. Du moins, des comparaisons aussi explicites que pour Henri II ou pour Philippe Auguste n'apparaissent pas, à l'époque, à l'endroit des rois de Castille, Portugal ou Aragon. Alexandre ne serait-il pas récupérable pour la *Reconquista* ? Aux temps des Navas de Tolosa, son paganisme l'empêcherait-il d'être intégré à l'idéologie de croisade ? Il est vrai que le stoïcisme, si caractéristique de la culture savante du XIIe siècle, ternit son image. Les clercs sont assurément sensibles aux récriminations de Sénèque contre la moralité douteuse de ce tyran, capable de maîtriser bien des peuples, mais incapable de brider ses propres passions. Certes, Alexandre a séjourné à Jérusalem, mais son voyage à la ville sainte ne manifeste nullement la piété de Charlemagne ou d'Arthur, héros respectifs de la matière de France et de Bretagne. La *Karlamagnus Saga* rapporte les nombreuses reliques que le premier acquiert au cours de ce pèlerinage, tandis qu'une addition du XIIIe siècle à l'*Historia Brittonum* décrit l'adoration par le second de la vraie croix. Du simple fait de leur foi chrétienne, tous les deux surclassent Alexandre. C'est pourquoi, aussi prestigieuses soient-elles, les conquêtes qu'Alexandre poursuit ambitieusement pour sa gloire ne sont pas idéologiquement utiles à la lutte contre les Almohades. Elles n'ont pas de place dans la propagande en vue de la croisade péninsulaire.

Il n'empêche que l'anonyme de La Rioja, s'inspirant du *Roman d'Alexandre*, met sur les lèvres de son protagoniste une oraison au Dieu unique (Casas ed., 2007 : §121-122). Elle précède son bien inhabituel adoubement, où l'impétrant et l'officiant ne font qu'un. En effet, c'est Alexandre lui-même qui prend l'épée de l'autel, qui l'embrasse et qui se la ceint. Devenu ainsi chevalier sans aucune aide, il adoube aussitôt sur place cinq cents écuyers. Aucun prêtre ou prélat n'est intervenu dans une cérémonie dont le déroulement bannit toute velléité théocratique. Si le monothéisme est respecté, la croyance en l'Église et les pouvoirs sacramentaires de sa hiérarchie demeure impossible trois siècles avant l'avènement du Christ. La vocation d'Alexandre ne saurait donc être de combattre les ennemis de la Chrétienté avec la bénédiction du clergé. Décidément, le personnage ne peut guère être récupéré par la monarchie guerrière castillane aux prises avec l'islam. Il ne saurait être l'archétype du roi chrétien de la *Reconquista*.

Alexandre incarne, en revanche, parfaitement le “chevalier lettré”. Aristote lui fait ainsi remarquer : “Tu possèdes un grand savoir (*clerezía*) et depuis ton enfance tu démontres une grande chevalerie (*cavallería*) (Casas ed., 2007 : §52).” Comme nous venons de le voir, le Macédonien est bel et bien adoubé. C’est directement de Dieu, sans intermédiaire d’un parrain laïc ni d’un officiant épiscopal, qu’il a reçu la chevalerie, qu’il peut lui-même accorder aux guerriers avec lesquels il conquerra l’Orient. Les exploits militaires de cette armée, composée par des chevaliers au sens le plus strict et juridique du terme, occupent l’ensemble du *Libro*, tout rédigé à la gloire de leur catégorie sociale. Mais Alexandre maîtrise aussi, grâce à l’enseignement d’Aristote, les sept arts libéraux. Clergie et chevalerie se retrouvent individuellement dans sa personne, tout comme collectivement à la cour de son ennemi Darius : *del rëy consejeros ; / los unos eran clérigos ; los otros cavalleros* (Casas ed., 2007 : §853).

L’engagement guerrier d’Alexandre est intense. Il lui permet de mener de nombreuses batailles à la tête de ses hommes, dont il gagne le cœur par sa vaillance. En dépit de son mariage avec Roxane, le roi incarne le *juvenis* courageux, prenant même des risques inconsidérés au combat. Il n’est pas encore le *senior*, tant soit peu fainéant et un peu ridicule, surclassé par ses lieutenants, que Charlemagne incarne parfois dans l’épopée. À sa qualité militaire, il allie le savoir. Ce roi chevalier rappelle Richard Cœur de Lion, fils d’Henri II, dont le règne entre 1189 et 1199 est contemporain de la rédaction du *Libro de Alexandre*. Le roi d’Angleterre n’a pas seulement brillé à la croisade ou dans la guerre contre les barons aquitains en révolte ou contre les troupes de Philippe Auguste. Il a reçu une éducation soignée qui lui permet, par exemple, de corriger la grammaire latine défailante de l’archevêque de Cantorbéry (Aurell, 2003 : 108).

Son cas n’est pas unique parmi les princes de sa génération. Henri le Libéral, comte de Champagne, et Philippe d’Alsace (1168-1191), comte de Flandre, tous deux patrons de Chrétien de Troyes, font l’objet de compliments similaires. En 1152, Nicolas de Montiéramy (†1175-1178), qui obtient du premier une prébende à Saint-Etienne de Troyes, le compare au roi-philosophe de Platon : “Tu t’assoies entre l’ordre littéraire et l’ordre équestre, pour être la gloire des deux, magnifique et libéral envers eux.” De même, l’abbé prémontré Philippe de Harvengt lui écrit : “Toi, oh noble chevalier et prince des chevaliers, qui aimes et honores autant les chevaliers couverts de hauberts que les lettres à la façon d’un clerc.” À lire cette longue épître, Henri le Libéral est un fin latiniste, à côté duquel les autres sont “des ânes se nourrissant de chardons”.

Comme à Henri le Libéral, le prémontré Philippe de Harvengt adresse au comte de Flandre une lettre qui en fait le rejeton le plus éduqué et accompli d'une lignée où le *miles* et le *clericus* ne font qu'un (Aurell, 2007 : 281, 292). Ces épîtres élogieuses témoignent du prestige du savoir livresque parmi les gouvernants, devenu un élément clef de leur distinction et de leur propagande.

Il en va de même à l'échelon inférieur de l'aristocratie. Nous ne citerons ici que quelques exemples, pris dans la noblesse anglo-normande, particulièrement bien documentée grâce aux abondantes sources diplomatiques et comptables émanant de la bureaucratie royale (Turner, 1978). L'un des plus connus est Robert de Gloucester (†1147), fils bâtard du roi Henri I<sup>er</sup> (1100-1135), qui anime un cercle d'historiens travaillant à reconstituer le passé des Bretons et des Anglo-Saxons : Geoffroi de Monmouth, Caradog de Llancarfan, Guillaume de Malmesbury et Henri de Huntingdon. Bras droit de sa demi-sœur l'impératrice Mathilde au cours de la guerre civile, Robert de Gloucester combat le principal soutien d'Étienne de Blois, Galeran de Meulan (†1166), qui versifie en latin ou qui lit dans le texte les chartes. Certains chercheurs en font le père de Marie de France, première écrivaine de langue française. Galeran est le frère jumeau de Robert de Beaumont (†1168), comte de Leicester, loué par Jean de Salisbury pour la profondeur sa pensée sur la royauté et par Richard fitz Nigel, trésorier d'Henri II, pour son savoir de *litteris eruditus*. Enfants, les deux frères ont reçu une éducation soignée au monastère d'Abingdon.

Mentionnons, enfin, Constance, femme de Raoul fitz Gilbert, un membre de la petite noblesse du Lincolnshire. Elle demande des traductions françaises d'ouvrages latins ou anglo-saxons à l'historien Geoffroi Gaimar, qui cite la chambre de cette dame, où des livres sont lus à haute voix devant un public. Cette forme de sociabilité aristocratique autour d'un texte en langue vernaculaire, écouté et discuté collectivement, est attestée ailleurs. Elle rappelle la scène du *Chevalier au lion*, dans laquelle, par une astucieuse mise en abîme de la lecture de son propre roman, Chrétien de Troyes décrit une jeune fille lisant un ouvrage à son père, seigneur du château de Pire Aventure, et à sa mère (Aurell, 2007 : 84-85 ; 2007 : 170-172, 300-301). La complexité de la métrique et de la rime du roman exige d'avoir l'ouvrage sous les yeux et de le lire fidèlement. Elle limite, en conséquence, les possibilités d'une interprétation de mémoire par un jongleur, habitué à déclamer par cœur la facile laisse de la chanson de geste, tout en improvisant à sa guise. L'opposition entre le clerc romancier et le jongleur épique s'explique, en partie, par cette relation différente à l'écriture qu'introduit la nouvelle versification. Dans le *Libro de Alexandre*, elle transparait nettement dans l'éloge du tétrastique monorime, qui distingue son auteur des rimes plus faciles des ménestrels : *fablar curso rimado*

*por la quaderna vía / a sílvas contadas, que es grant maestría* (Casas ed., 2007 : §2).

Au XII<sup>e</sup> siècle, le mariage du savoir livresque et de l'activité militaire, de la toge et du glaive des classiques latins, de la *fortitudo* et de la *sapientia* de l'éthique stoïcienne sont la toile de fond de la matière de Rome. Ce genre littéraire semble même réservé à ces deux catégories sociales privilégiées et aux valeurs qu'elles sont censées porter. Le prologue du *Roman de Thèbes* (v. 1150) ne dit alors rien d'autre : "Que tout le monde se taise à ce sujet, sauf clercs et chevaliers, car les autres ne peuvent rien apprécier, si ce n'est comme un âne à la harpe (Raynaud de Lage ed. (1966-1968) : v. 13-16)." L'allusion à la fable d'Ésope, où le plus stupide des animaux feint jouer d'un instrument alors que la musique le dépasse, respire l'élitisme. Elle exclut du public du roman les marchands ou les vilains, et même les jongleurs, incapables de goûter aux subtilités et raffinements des "translations" de la littérature gréco-latine.

Dans le *Libro de Alexandre*, Zoréas l'Egyptien représente bien le *miles litteratus*. Il s'agit, en effet, d'un *ric'omne* (Casas ed., 2007 : §1052), mot désignant un membre de la haute aristocratie dans le vocabulaire de la taxinomie nobiliaire castillane. L'auteur ajoute aussitôt qu'il maîtrise toutes les sciences écrites, et que l'astrologie l'aide à vaticiner ; il a même tenu une école où les sept arts ont été enseignés. En même temps, c'est un excellent guerrier. Ces deux qualités le font valoir le double du commun des mortels : *Zoreas avié nombre e era bien letrado / —avié de las siet'artes escuela governado—. / Pora en cavallería era bueno provado. / ¡Por tales dos bondades avié preço doblado* (*Ibid.* 1054). Certes, la suite du récit montre que ses connaissances astrologiques perdront Zoréas. En effet, le savant lit dans le firmament sa mort prochaine de l'épée d'un Grec. Il enjoint donc à Alexandre de le tuer, et l'agresse même parce qu'il refuse. Devant son insolence, un proche de l'empereur le frappe à mort. En définitive, sa croyance aveugle au destin fixé par le cours des astres a provoqué sa perte. Elle est étrangère au libre arbitre prôné par le christianisme. Du reste, l'anecdote renferme une moralité : la science païenne enfle souvent et cet orgueil est source de malheur. Le personnage présente néanmoins des traits positifs. En particulier, sa chevalerie lettrée le rend l'égal d'Alexandre. De la part de l'anonyme, elle est l'objet d'une admiration qu'il cherche à transmettre à son public (Arizaleta, 1999 : 200). Relayé par bien d'autres intellectuels de sa génération, ce programme de civilisations des mœurs trouve sa concrétisation dans les faits. À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le *miles litteratus* n'est pas seulement le modèle idéal de quelques intellectuels cléricaux. C'est bel et bien un type social réel.

Autour de 1200, la Renaissance culturelle, vieille de plus d'un siècle, et le retour aux classiques latins ont bouleversé les mentalités aristocratiques. La royauté, plus forte que jamais, développe la bureaucratie pour mieux gouverner. Elle a besoin d'intellectuels, formés à l'écriture et au droit, pour faire tourner les rouages d'une administration embryonnaire. Auprès de lui, ces clercs, éduqués dans les écoles urbaines, incarnent le savoir et participent indirectement au pouvoir de coercition du roi et des nobles de son entourage. Ils diffusent leurs connaissances autour d'eux, facilitant la formation de laïcs lettrés, maîtrisant le latin, l'écriture et les classiques. Ces *milites litterati* écoutent avec passion les exploits des héros antiques, que les clercs leur servent dans leurs romans dont la matière est de Rome. En littérature, le personnage d'Alexandre le Grand représente la parfaite symbiose de la chevalerie et de la clergie, vers laquelle ils tendent de toutes leurs forces. Son éducation par Aristote lui a transmis l'*honestum* et l'*utile*, selon les catégories cicéroniennes, revues et corrigées par Ambroise de Milan. Monothéiste dans le *Libro de Alexandre*, œuvre d'un clerc de cour, l'Empereur aurait pu recevoir le message du Christ. Mais même en dehors de l'Église, il est un modèle à imiter. Il assume, en effet, l'archétype du roi savant ou du parfait courtisan, que rêvent alors de devenir les premiers bâtisseurs d'un État de type moderne.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARIZALETA, A. (1999) : *La Translation d'Alexandre. Recherches sur les structures et les significations du Libro de Alexandre*, Paris, Klincksieck.
- AURELL, M. (1989) : *La Vielle et l'épée. Troubadours et politique en Provence au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier.
- (2003) : *L'Empire des Plantagenêt (1154-1224)*, Paris, Perrin.
- (2007) : *La Légende du roi Arthur (550-1250)*, Paris, Perrin.
- BALDWIN, PH. (1991) : *Philippe Auguste*, Paris, Fayard.
- CASAGRANDE, C. & S. VECCHIO (1991), *Les Péchés de la langue*, Paris, Cerf.
- CASAS RIGALL, J. (ed.) (2007) : *Libro de Alexandre*, Madrid, Castalia.
- FARAL, E. (1910) : *Les Jongleurs en France au Moyen Âge*, Paris, Champion.
- FAVREAU, R. (2007) : "L'épithète d'Henri II Plantagenêt à Fontevraud", *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 50, pp. 3-10.
- GIRBEA, C. (2007) : *La Couronne ou l'auréole. Royauté terrestre et chevalerie céleste dans la légende arthurienne (XIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols.
- MICHAEL, I. (1970) : *The Treatment of Classical Material in the Libro de Alexandre*, Manchester, Manchester University Press.

- RAYNAUD DE LAGE, G. (ed.) (1966-1968) : *Roman de Thèbes*, Paris, Champion.
- SCHMITT, J.-C. (1990) : *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard.
- TURNER, R.V. (1978) : "The *Miles Literatus* in 12th and 13th-Century England. How Rare a Phenomenon?", *American Historical Review*, 83, pp. 928-945.